Diane Lamoureux
professeure, département de science politique, Université Laval
et Nicole Morf
(1983)

“La famille en rénovation: réflexion sur la «nouvelle famille»”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Diane Lamoureux et Nicole Morf, “La famille en rénovation : Réflexion sur la «nouvelle famille»”. Un article publié dans la revue *Conjoncture politique au Québec*, no 3, printemps 1983, pp. 77-89. Dossier: “Famille et société”. Montréal: Éditions Albert Saint-Martin.

Mme Lamoureux est professeure au département de science politique à l'Université Laval.

[Autorisation accordée par l'auteure le 2 février 2004 et reconfirmée le 28 mars 2004]

Courriel : Diane.Lamoureux@pol.ulaval.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5’’ x 11’’)

Édition numérique réalisée le 24 octobre 2004 à Chicoutimi,
Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Table des matières

[Introduction](#)

- I. [La contestation à l'ombre de l'esprit domestique.](#)
- II. [Qu'est-ce qui fait courir les « nouvelles familles » ?](#)
- III. [Les prisons dorées](#)

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

La famille semblait s'éteindre, faute de combattants, faute d'opprimés... La jeunesse, dans le sillon de la révolution sexuelle et de la contre-culture des années soixante, s'est progressivement constituée en sous-culture parallèle à la culture familiale, et a entraîné sur ses terrains propres de socialisation une adolescence qui s'étend de plus en plus en bas âge. À partir de 12-14 ans, on n'appartient désormais plus à l'ordre familial, même si on dépend encore largement de l'institution...

Après la jeunesse, avec l'irruption sociale du féminisme au début des années soixante-dix, on a cru (on a craint pour certains) que les femmes également allaient parvenir à se soustraire à l'ordre familial. Le confinement des femmes au foyer ne pouvait plus se maintenir indéfiniment : les femmes exigeaient l'accès à l'emploi salarié, l'abolition de la division sexuelle du travail et des rémunérations, le partage des tâches ménagères, le droit au contrôle de la maternité, etc. Émergeant en pleine expansion du *Welfare State*, les revendications féministes trouvèrent dans l'État un interlocuteur relativement compréhensif dans la lutte contre la toute-puissance maritale.

Sous les assauts conjugués des femmes et de la jeunesse, il est vrai que l'aplomb du « chef de famille » semble de plus en plus ébranlé, et avec lui, la famille. À quoi donc se nourrirait désormais l'ordre familial, s'il ne dispose plus pour se réaliser ni des femmes, ni des enfants ? La famille, bientôt, ne serait plus qu'une écorce vide de substance et de chair, condamnée sinon au pourrissement, du moins au dessèchement, à l'auto-dégradation... Au mythe du dépérissement de l'État s'ajoutait ou se substituait maintenant le mythe du dépérissement de la famille!

De nouvelles valeurs semblaient effectivement faire leur place au niveau du privé, dans certains milieux tout au moins. Le mariage, tout d'abord, comme sanction et support juridiques d'une union, est en chute libre devant la prolifération des « unions de fait » ; et malgré cela, un mariage sur trois est appelé à se dissoudre. La conjugalité est donc de plus en plus vécue comme temporaire, non définitive, négociée. Autre fait nouveau, la conjugalité émerge comme valeur en soi, hors de la centralité de l'enfant. Dans ce contexte, un espace inédit semble disponible aux femmes pour redéfinir les termes de la maternité. Les femmes ont désormais le droit de s'interroger sur leur désir d'avoir ou non un enfant dans leur vie ; de surcroît elles peuvent envisager de l'élever seules, ou du moins sans liens privilégiés nécessaires avec le père biologique.

Tout semblait donc indiquer que la famille poursuivait sa longue évolution vers le rétrécissement croissant du champ familial. Après la liquidation du pouvoir de régulation exercé par, la communauté, après la marginalisation du rôle de la parenté et l'émergence de la famille nucléaire cimentée par l'enfant, la famille moderne éclate dans toutes les directions : expulsion du rôle pivot de l'enfant au sein de la conjugalité, expulsion possible des hommes - au profit de l'État - du cadre du maternage. Pour les femmes, la fin de la double contrainte à la maternité et à la conjugalité, qui se profile derrière le droit au célibat et le droit de ne pas enfanter, et plus encore la rupture du lien nécessaire entre maternité et conjugalité, semblaient porteuses de tous les espoirs : cela signifiait la possibilité d'échapper à l'appropriation privée ¹ des femmes par les hommes, la possibilité de tout redéfinir à neuf.

C'est du moins ce qui se dessinait ou se laissait espérer au début des années soixante-dix : sous la double impulsion de la jeunesse et des femmes, la famille nucléaire, cette prison des femmes, était arrivée en fin de course. Edward Shorter par exemple, en 1975, terminait sa magistrale histoire de la *Naissance dé, la famille moderne* en faisant le constat de sa destruction :

Depuis 1960, la structure de la famille a commencé à changer de fond en comble. La famille nucléaire tombe en ruine, et je crois qu'elle sera remplacée par le couple à la dérive, une dyade conjugale sujette à des fissions et fusions spectaculaires et privée de tout satellite - enfants, amis ou voisins ² ...

Si tous ne s'entendaient pas sur le contenu de la famille « post-moderne », la fin prochaine de la famille moderne ne semblait faire aucun doute. Moins

¹ Colette Guillaumin « Pratique du pouvoir et Idée de nature, I : L'appropriation des femmes », in *Questions féministes*, no 2, février 1978, pp. 5-30.

² Edward Shorter, *Naissance de la famille moderne*, Éd. du Seuil. Coll. Points, Paris 1982, p. 339.

de dix ans après, où en sommes-nous ? C'est difficile à dire. La famille nucléaire reste, dans l'ensemble des milieux sociaux, le lot de la majorité des gens ; on constate même un retour aux valeurs familiales traditionnelles, notamment chez les jeunes ; par contre, on assiste encore à une expérimentation multidirectionnelle de nouveaux modes de vie familiaux, porteurs éventuels d'un autre imaginaire familial. Mais au confluent de ces tendances contradictoires, dans la profusion des discours et des expérimentations diverses sur de nouvelles formes d'association conjugale et parentale, un certain « modèle » semble émerger comme dominant, dans les milieux scolarisés en tout cas : la « nouvelle famille », notion à la fois très ambiguë (« nouvelle ») et très transparente (famille).

Quel est le portrait-robot de cette nouvelle organisation familiale ? Elle a pour base un couple, hétérosexuel, pas nécessairement marié, et qui surtout se veut en rupture avec les « schèmes traditionnels » : assignation des femmes au foyer, autorité maritale, etc. Les deux conjoints travaillent à l'extérieur, poursuivent généralement une carrière, et l'homme est présent au niveau du travail domestique. Les enfants, tout comme les relations parents/enfants, sont importants, mais ne forment plus le centre de gravité de la vie familiale ; le couple lui-même en constitue le pôle majeur. L'idéologie globale régissant les rapports familiaux est un idéal « bon-ententiste », anti-hiérarchique : l'enfant n'est plus l'enfant-roi de l'Amérique d'après-guerre, mais plutôt le « bon sauvage », à la limite le rédempteur..., et la femme n'est plus ni la bonne, ni la poupée, ni uniquement la mère, mais plus simplement un des membres de la famille.

Sans pousser plus loin cette description, expliquons d'abord pourquoi nous avons décidé de nous pencher sur le phénomène de la « nouvelle famille ». Ce modèle, il est vrai, est encore très marginal socialement ; il est le fait essentiellement d'une petite-bourgeoisie intellectuelle et radicalisée, ou d'anciens militants en mal de projets de transformation sociale. Mais en même temps, ce phénomène nous semble important et significatif sociologiquement. Car, dans le foisonnement des critiques et des facteurs d'écèlement de la famille nucléaire classique que nous venons d'évoquer, la « nouvelle famille » est peut-être en train de produire un nouveau sens, un nouvel ordre. Au sein de la « nouvelle famille » semblent en effet se concilier diverses pratiques et idéologies que nous avons présumées inconciliables par nature, il y a quelques années.

Par ailleurs, la « nouvelle famille » émerge aussi dans le contexte d'un mouvement beaucoup plus large de riposte face à l'élargissement des revendications féministes et de revalorisation intense de la famille, mouvement orchestré en large partie par les institutions étatiques. Il faut donc dépasser la vision un peu idyllique de la « nouvelle famille », et se demander si elle ne constituerait pas une des expressions de ce mouvement de remise à jour des

valeurs et de l'institution familiales. Nous avons donc cru bon d'examiner d'un peu plus près les caractéristiques « internes » de la « nouvelle famille » et de voir comment elle s'inscrit historiquement par rapport à la famille nucléaire classique, pour être alors en mesure de formuler quelques intuitions sur sa signification politique pour les femmes.

I. La contestation à l'ombre de l'esprit domestique.

[Retour à la table des matières](#)

Tout d'abord, que sont-elles ces « nouvelles familles », comment se donnent-elles à voir dans la trame de l'évolution historique et de la conjoncture plus récente ? Quels points communs et quels décalages la « nouvelle famille » présente-t-elle par rapport à la famille traditionnelle. et par rapport aux courants de contestation de l'institution familiale ?

On pourrait mentionner en premier lieu que son discours s'alimente sur le terrain même labouré par les mouvements sociaux des deux dernières décennies et opère un savant mélange de contre-culture (spontanéité et anti-autoritarisme dans les relations parentales et conjugales), d'écologie (la valorisation de la vie « saine » : jogging, espaces verts, alimentation naturelle et préparée à la maison...), et enfin de féminisme (valorisation de l'affectif, implication du conjoint dans la vie et les tâches domestiques, travail de la femme hors du foyer, responsabilisation paternelle, etc.). Sans jamais être reprises intégralement, les valeurs véhiculées par les mouvements contre-culturel, écologique et féministe, colorent à tout le moins les mœurs de ces nouvelles entités familiales. À ce niveau, la « nouvelle famille » se pose en relative rupture avec l'ordre familial traditionnel, avec la famille nucléaire telle qu'elle s'est généralisée tout au cours de ce siècle. On ne peut donc nier l'existence de transformations véritables au sein de ces « nouvelles familles », au moins dans le champ des relations interpersonnelles : celles-ci se déroulent maintenant beaucoup plus sous le signe de l'égalitarisme et de la négociation que dans un cadre d'autorité et de propriété/droit d'usage... Bref, on est passé de la monarchie absolue à la démocratie parlementaire. Mais, toujours en famille ! Et surtout, toujours en famille nucléaire, c'est-à-dire sous le principe unificateur de l'allégeance familiale et du sentiment domestique.

En effet, s'il est un élément qui se trouve au cœur de tout le discours sur la « nouvelle famille » et qui irradie l'ensemble de sa matérialité, c'est bien la revalorisation phénoménale du privé, du domestique, du « chez soi », du foyer, du « moi familial » - et individuel, dans une certaine mesure. C'est la constitution du monde familial comme univers quasi exclusif du sens et de l'affectif, contre le monde extérieur conçu comme univers de l'atomisation, de la perte du sens, de la violence, etc.

Ce sur-investissement dans le privé, qui définit presque les « nouvelles familles », semble paradoxalement une répétition des pratiques qui accompagnèrent le déploiement du capitalisme au XIX^e siècle. Ainsi, si on examine avec Shorter la trame sur laquelle naquit la famille nucléaire, l'analogie avec le phénomène actuel des « nouvelles familles » est plus que frappante (et mérite la longueur de la citation) :

La famille traditionnelle était plus une unité de production et de reproduction qu'une unité affective [...] Le lignage, voilà ce qui importait, et non de se retrouver tous ensemble autour de la table à dîner.

Puis l'ordre des priorités se renversa. Les attaches avec le monde extérieur s'affaiblirent tandis que celles qui liaient entre eux les divers membres de la famille se renforcèrent. On érigea un mur autour de la vie privée pour protéger l'intimité du foyer contre les intrusions. Ainsi naquit la famille nucléaire moderne, à l'ombre de l'esprit domestique. Ainsi vit-on le sentiment irriguer nombre de relations familiales. L'affection, l'inclinaison, l'amour et la sympathie vinrent remplacer les considérations pratiques ou matérielles comme régulateurs des activités interfamiliales. Conjointes, enfants en vinrent à être appréciés pour eux-mêmes plutôt que pour ce qu'ils représentaient ou pouvaient faire. Telle est l'essence du « sentiment »³.

Et on peut facilement repérer, à un niveau plus quotidien et anecdotique, des analogies entre les mœurs familiales mises de l'avant au moment de la constitution de la famille nucléaire et les mœurs des protagonistes contemporains de la « nouvelle famille ». Mentionnons par exemple l'importance accordée au lieu physique, au foyer familial, cadre matériel de cette nouvelle socialité familiale « ... la vie de famille était devenue beaucoup plus attrayante que par le passé les intérieurs étaient plus agréablement meublés, les enfants mieux élevés, les beaux-arts étaient désormais au centre des activités familiales⁴. »

Même si la thérapie familiale et les antiquités ont remplacé les beaux-arts... quand on parle en boutade aujourd'hui de la « petite-bourgeoisie décapante », l'image touche assurément quelque chose de très réel. La frénésie de rénovation urbaine au centre-ville de Montréal ne témoigne-t-elle pas de ce

³ *Idem.*, p. 13.

⁴ *Idem.*, p. 281.

nouvel attrait qu'exerce le « foyer » ? La prolifération récente et le succès que connaissent, en pleine crise économique, les boutiques spécialisées en « confort domestique » et en accessoires luxueux tout autant que superflus relèvent sans aucun doute du même phénomène : le foyer se constitue comme un véritable *nid* de confort physique tout autant qu'affectif. Après la dominance du fonctionnel, du minimum vital, voire du négligé de bon aloi (le détachement face au matériel était alors la norme), en quelques années le confort et la quiétude du logement sont passés au cœur des préoccupations niais aussi des activités, du temps dépensé hors du travail salarié.

Autre analogie historique saisissante : la tendance à faire de la vie sociale un prolongement de la vie familiale. « Les classes moyennes, qui voient dans l'amitié comme un prolongement des délices domestiques, fréquentent d'autre, couples plutôt que de traîner au bistrot avec les copains ⁵ », commente Shorter. Et effectivement ce même mouvement se dessine actuellement. Non seulement vit-on en « nouvelle famille », mais on se fréquente en nouvelles familles : le brunch avec les enfants et les invitations réciproques à souper ont remplacé les sorties, les « shows », les bars, etc. Notons encore une fois l'augmentation corollaire considérable du temps consacré au travail domestique, dans un contexte où la gastronomie reprend ses droits à côté de l'aménagement de l'espace : on ne saurait manger du « fast food » dans Lin décor de boiserie décapées et de murs à la brique...

Voilà donc, à un niveau très impressionniste, les premiers paradoxes de cette « nouvelle famille ». Elle est « nouvelle » certes dans le mode de relation qui lie ses membres : les rapports familiaux sont vécus comme rapports d'anti-pouvoir, d'anti-hiérarchie. C'est la chute de l'image du mari et c'est, dans une certaine mesure, le déclin de l'image de la mère. Elle est « nouvelle » également dans la simple présence de l'homme au cœur du noyau familial et du travail parental. Mais elle est « famille » Jusqu'au bout des ongles dans sa dimension de valorisation du domestique, de repli sur le privé. Elle est ce lieu-refuge où doit se créer une solidarité toute particulière entre les membres, contre-partie de la véritable allégeance commune envers non plus le *pater familias*, mais envers le « nid » lui-même et l'ensemble de ses symboles. En cet aspect de reconstitution d'un privé préservé. et préservant, du inonde extérieur, les « nouvelles familles » apparaissent alors beaucoup moins tributaires des mouvements contestataires des années soixante et du mouvement féministe : les nouvelles familles sont en effet la négation (ou la contre-offensive) de deux mots d'ordre fondamentaux qui ont animé respectivement les deux mouvements : « *Familles, je vous hais* » et « *Le privé est politique* ».

⁵ *Idem.*, p. 292.

II. Qu'est-ce qui fait courir les « nouvelles familles » ?

[Retour à la table des matières](#)

Qu'est-il donc arrivé pendant ces quelques dix ans pour qu'on passe des mots d'ordre de *Familles, je vous hais*, et de *Le Privé est politique* à ce repli sur le privé que nous venons d'évoquer ?

Un premier élément important nous semble résider dans ce qu'on appelle depuis quelques années la « crise du militantisme » et, plus largement, l'effritement des projets de transformation sociale à gauche. Aux beaux (?) jours où la révolution s'annonçait pour demain (ou la semaine prochaine au plus tard...) et selon un scénario immuable, s'est substitué un climat d'incertitude et de désaffection profondes, dans lequel l'espace pour inventer ou pour rêver s'est trouvé alternativement approprié par le courant de la gauche « m-l », puis par le Parti québécois. C'est dans ce contexte que se développa un nouveau discours sur la nécessité de « laisser vivre » les militants (projet fort louable en soi par ailleurs...) et c'est dans ce contexte que beaucoup ont soudainement découvert puis prôné les délices de la vie privée... Ce fut d'abord la découverte du sentiment amoureux, puis la recherche d'un rapport différent aux enfants, et enfin la proclamation de la nécessité d'établir un foyer, un nid douillet où pourrait se bercer et se « conforter » cette nouvelle sentimentalité. Désormais, c'est au niveau du privé que pourraient s'élaborer les projets de transformation sociale ; c'est en famille qu'on fera la révolution... ou, comme le chante Pauline Julien, « c'est par l'amour qu'on changera l'histoire ».

Fait frappant, les premiers atteints furent les hommes. Cette perméabilité soudaine, et presque exclusive pour un temps, des ex-militants aux vertus conjugales et parentales peut s'expliquer assez bien. Si le champ social traditionnel de la transformation, à savoir le mouvement ouvrier, offrait peu de perspectives, le mouvement féministe connaissait par contre un développement prodigieux et offrait une réelle alternative de transformation sociale aux ex-militantes. À travers principalement le mouvement pour la liberté d'avortement, plusieurs femmes accédaient au féminisme et expérimentaient une

nouvelle façon de vivre la politique. Pour les femmes, le social devenait de plus en plus intimement lié à leur expérience personnelle, et le féminisme développait sa critique du privé comme intervention sur le social.

Pour les hommes par contre, un des rares champs d'intervention qui subsistait était le syndicalisme. Or la confrontation aux problèmes de gestion quotidienne d'un syndicat est loin de générer le même caractère enthousiasmant que l'impression de changer le monde... Et encore là, même dans les syndicats, les femmes occupaient la place de choix dans une certaine mesure. À partir du milieu des années soixante-dix, les comités de condition féminine se développent ; ils constituent alors une des rares ouvertures de l'activité syndicale vers la base en dehors du strict domaine de la convention collective, un des rares pôles où l'activité syndicale peut se vivre comme directement et immédiatement « branchée » sur un projet radical de transformation du social.

Vide politique et social ; crise du militantisme traditionnel ; expansion et radicalisation du mouvement féministe, dans lequel les hommes n'ont pas leur place... les ex-militants sont doublement marginalisés. Et c'est sur ce terrain, et par l'intermédiaire de ces militants en mal d'insertion politico-sociale, que germent un nouvel intérêt et une légitimité, inédite à gauche, pour la sphère du privé. Il est à cet égard frappant de constater que la production littéraire récente sur le sentiment amoureux est le fait essentiellement des hommes. De même, les protagonistes actuels de la redécouverte de la paternité, les promoteurs des « nouveaux pères », trouvent un soutien beaucoup plus net chez les « hommes féministes » qu'auprès des femmes féministes (cf. l'invitation en 82 de l'auteure des *Enfants de Jocaste* par des groupes de condition masculine, par exemple). À travers cet investissement tout nouveau dans le privé, les « nouveaux hommes » tentent à leur façon de s'adjoindre le mouvement féministe, au moins par la convergence des thèmes. Mais ce repli sur le privé se construit et se pose dans des termes à tout le moins divergents par rapport à la critique féministe. Il procède même d'un mouvement inverse sous certains aspects : au moment où les femmes affirment leur place dans la sphère publique, et posent la nécessité de briser les frontières du privé, les hommes tentent de se constituer une place dans le domaine du privé, mais ceci, à travers un nouvel enfermement du privé. À ce niveau il y a une divergence très réelle entre les deux courants.

Mais, est-il besoin de le dire, le repli sur le privé et la constitution des « nouvelles familles » fut bientôt également le fait des femmes, et trouva un écho réel auprès de certaines féministes ⁶. Sur plusieurs aspects cela constitue pourtant un recul pour les femmes ; nous y reviendrons plus loin. Auparavant, on peut se demander pourquoi les femmes ont « embarqué » dans l'idéologie

⁶ Cf. par exemple l'ouvrage tout récent de Betty Friedan, *Femmes ; Le second souffle*, Hachette, Paris. 1982, 320 pages.

« nouvelle famille », pourquoi des féministes ont t'ait leur un discours forgé en bonne pallie par d'autres. Il y a plusieurs ordres de réponse.

Tout d'abord, au niveau le plus immédiat, pour la majorité des femmes, l'accès à la sphère publique lie pouvait que passer par une certaine implication des hommes dans le privé, dans le domestique ; en ce sens les « nouveaux hommes » ont effectivement répondu à une revendication des femmes. Par ailleurs, et dans un second temps, a certainement joué une désillusion progressive des femmes face au champ du public : l'intrusion des femmes dans le domaine du social s'est faite sans trop questionner l'organisation du social. L'important était d'y être ; mais on nous permettait de déborder le privé uniquement en passant par l'adoption de modèles masculins, que nous avons toutes endossés à divers degrés. Comme l'a noté Philippe Ariès pour le cas de l'adolescence, on s'acheminait vers une « société unisexe » où « le modèle unique est viril ⁷ » ce phénomène est repérable également à un niveau social plus global, tendanciellement du moins. Il fut en tout cas subjectivement vécu comme tel par les femmes qui réussirent à pénétrer dans la sphère publique. Un malaise certain en découla : l'impression d'être condamnées à singer les comportements masculins, le sentiment confus de perdre une identité, une culture, une richesse... de surcroît, pour la majorité des femmes, qui n'avaient pas pour autant rompu avec la famille, l'accès au public signifiait l'obligation de répondre à des exigences souvent non conciliables (familiales, professionnelles, militantes, etc.), de devenir ces « superfemmes » se débattant dans une existence de plus en plus schizoïde. L'attrait de l'accession à la sphère publique se relativisait passablement : les femmes se battaient pour l'accès à un lieu dans lequel finalement elles ne se reconnaissaient pas, ou ne maîtrisaient plus leur vie.

C'est dans ce contexte que s'est développé à l'intérieur du mouvement féministe le discours de la différence, construit sur une « redécouverte » de la féminité (féminitude) et des principes féminins, et qui débouchera entre autres sur une valorisation de certaines tâches traditionnellement féminines, liées à la sphère domestique. La sphère publique n'ayant rien d'autre à offrir aux femmes qu'une nouvelle forme d'aliénation, laissons-la à ceux qui l'ont édiflée ; la « super-femme » et la « femme libérée » représentent des pièges tout aussi réels que l'esclavage domestique ; retournons donc transformer le réel là où nous pouvons être « nous-mêmes » ... au niveau (lu privé. Entre le courant de la différence, de la féminitude, et le discours de la « nouvelle-famille » se dessille dès lors un espace commun : celui d'un privé revalorisé et surtout coupé du social.

⁷ Philippe Ariès, « Réflexions sur l'histoire de l'homosexualité ». in *Communications*, no 35, Paris. Seuil, 1982, p. 57.

Enfin, un dernier élément important nous semble avoir contribué à l'adhésion partielle de plusieurs féministes au courant des « nouvelles familles ». La tentative d'échapper intégralement à la famille et à l'appropriation privée est payée extrêmement cher individuellement... Être une femme célibataire est encore largement suspect socialement et entraîne une marginalisation réelle. Par ailleurs, la contrainte à la maternité est toujours aussi vive et, dans l'interval, les féministes ont vieilli ... elles sont maintenant à l'heure du choix. Et si, pour certaines, et pour un temps la maternité a pu représenter une alternative à la conjugalité, si l'enfant a remplacé le conjoint comme pôle émotionnel stable, la facture reste très lourde dans un univers où les réseaux de prise en charge collective et sociale des enfants sont pratiquement inexistants. Avec la montée de la crise, et avec ses effets spécifiques sur les femmes, il est devenu matériellement impossible, pour la grande majorité des femmes, de choisir de séparer maternité et conjugalité ⁸.

Tout cela bien sûr n'est pas si tranché, et l'accélération de la débâcle économique peut contribuer aussi à la création de nouvelles formes de résistance, à la découverte de voies détournées pour différer la liaison obligatoire entre maternité et famille, notamment par la réactivation de nouveaux modes de solidarisation des femmes : prise en charge collective des enfants, etc. Mais hors de ce type d'alternatives, encore très minoritaires, les femmes se retrouvent, de façon encore plus contraignante qu'il y a quelques années, assignées à la famille. Dans ce cadre, et pour celles qui y ont accès, la « nouvelle famille » représente assurément un moindre mal individuellement. Reste à voir ce que les femmes y gagnent et ce qu'elles y laissent...

III. Les prisons dorées

[Retour à la table des matières](#)

Les « nouvelles familles » présentent certes un visage plus attrayant pour les femmes que l'organisation familiale traditionnelle. L'aspect le plus novateur est probablement la réduction marquée de la différenciation sexuelle des rôles : dans plusieurs domaines, celle-ci est réduite quasiment à néant. L'homme n'est plus le pourvoyeur unique, et il participe de plus en plus

⁸ Cf. Donald M. Caskie, *Données de base sur la pauvreté au Canada*, 1979, Ottawa, Conseil canadien de développement social, 1979.

activement au travail domestique, tant au plan des tâches ménagères qu'au niveau de l'éducation des enfants. Il n'est plus déshonorant pour un homme (ni reprochable à une femme) que le conjoint fasse le repas ou s'amuse avec les enfants. S'il est très difficile de mesurer quantitativement l'implication respective de chacun dans les activités domestiques, on peut quand même constater que pour un certain nombre de tâches l'assignation a priori en fonction du sexe a disparu. Et, dans un contexte où les femmes sont souvent engagées dans une carrière au même titre que les hommes, la perception du travail domestique effectué par l'homme est en train de se transformer : celui-ci n'est plus compris en termes stricts d'aide et donc de faveur, mais de nécessité et d'obligation.

On assiste donc à un mouvement d'égalisation entre les conjoints au sein des « nouvelles familles », une égalisation qui n'est pas purement formelle, qui dépasse le simple discours. Le travail domestique n'est plus le fait uniquement des femmes. Mais si elle est réelle, cette égalisation est également partielle. Elle est loin, d'une part, de couvrir l'ensemble du travail domestique. Par ailleurs, certains éléments semblent travailler en sens inverse de ce mouvement et indiquent peut-être, bien plus qu'une diminution des inégalités, un déplacement des formes de la domination. C'est ce que nous allons examiner.

Deux ordres de phénomènes nous semblent indiquer que les femmes impliquées dans une « nouvelle famille » ne se trouvent pas dans une situation qualitativement différente de celle qui prévaut dans la famille nucléaire classique.

Tout d'abord, il est fort illusoire de poser que l'implication du conjoint au niveau domestique ait signifié pour les femmes une véritable « libération » de leur temps, et que la « double journée » se soit mutée en « journée et demie »... Pourquoi cela ? Très simplement parce que le travail domestique est d'une élasticité remarquable : en plus de ce qui a nom de présence, de disponibilité, de dialogue, d'« entretien affectif », etc., et qui est extensible à volonté, même les aspects techniques du travail domestique (ménage, repas, etc.) peuvent s'étendre de façon presque infinie. Nous avons déjà signalé l'augmentation considérable du temps de travail alloué à la production domestique qui accompagne la valorisation du foyer et toute l'idéologie « nouvelle famille ». L'aménagement spatial, la gastronomie, mais aussi la valorisation extrême du « fait maison » (conserves, potager privé, tricot, etc.) impliquent une dépense de temps substantielle, même si tout cet aspect de « convivialité domestique » prend souvent dans les esprits nom de « loisir », voire de « plaisir ». Et mentionnons en passant que cette valorisation du « fait maison » n'est pas qu'un épiphénomène relativement extérieur à la « nouvelle famille ». La recherche d'une nouvelle mentalité, qui cimente véritablement cette tonne de famille, semble en effet presque obligatoirement passer par sa matérialisation au niveau domestique. Force est de constater que dans un contexte

où la participation des hommes passe par une survalorisation du domestique - et une matérialisation du sentiment - le temps des femmes n'est probablement guère plus « libre » qu'avant, et que les « loisirs » des femmes ont toujours comme lieu de résidence... le foyer, et comme voie d'expression, le « dévouement » et « l'amour ».

Par ailleurs, au niveau de la maternité le même mouvement se remarque. Depuis la Seconde Guerre mondiale, le rapport des femmes à la maternité et à l'institution du maternage a connu diverses transformations dont la « nouvelle famille » représente, à plusieurs égards, la quintessence. Tout d'abord, la qualité prime désormais sur la quantité. On ne demande plus aux femmes de produire une ribambelle d'enfants ; par contre on leur demande une présence aux enfants qui dépasse de beaucoup le temps de la mise au monde et de la petite-enfance, La famille n'est certes plus le seul lieu de socialisation des enfants, mais ce processus de socialisation, tout en se complexifiant au niveau institutionnel, reste néanmoins organisé et coordonné au niveau de la famille (cf. les « mères-taxi »).

On assiste également à un net allongement du temps que les enfants passent à la maison ; ceci peut s'expliquer conjoncturellement par la crise économique et par le chômage qui frappe massivement les jeunes, rendant très difficile toute autonomie financière. Mais pour dépasser le côté conjoncturel du phénomène, il faut prendre en considération également l'effritement de plus en plus marqué des réseaux sociaux extra-familiaux. Conjugué à l'idéal bon-ententiste de la « nouvelle famille », l'absence de tels réseaux sociaux pousse fortement les jeunes à prolonger leur temps de « tutelle ».

Ces divers éléments font que l'esclavage domestique, s'il est vécu plus agréablement et s'il est moins dévalorisé socialement, reste quand même de l'esclavage : le temps des femmes ne leur appartient toujours pas. Et ceci, malgré une implication réelle du conjoint dans la vie domestique.

Le deuxième phénomène sur lequel nous voudrions attirer l'attention est le suivant : si elles n'ont plus l'exclusivité du travail gratuit, les femmes semblent toujours conserver le monopole du travail invisible. Sans insister sur cet argument que d'aucuns qualifieraient de facile, soulignons tout de même la valorisation extrêmement inégale accordée à l'implication domestique selon qu'il s'agisse d'un homme ou d'une femme. Un petit exemple banal : lorsqu'une femme quitte une réunion -syndicale, politique, professionnelle - du fait de ses responsabilités parentales ou domestiques, elle passe encore souvent soit pour une femme aliénée, incapable de se dégager de son rôle de mère, soit pour une femme inefficace. Lorsqu'un homme fait de même, on s'incline, on applaudit, on ne songe qu'à valoriser sa fibre paternelle. Après le double standard sur l'infidélité conjugale, assisterait-on à l'émergence du double standard sur le soin aux bébés ?...

Mais revenons au travail invisible au sein de la famille. On observe tout d'abord que l'implication du conjoint se réalise essentiellement dans les aspects « techniques » du travail ménager au sens limité du terme et dans une présence accrue auprès des enfants. Sur ces points se met en place un partage relativement égalitaire des tâches. Mais si l'homme va faire l'épicerie, qui en a dressé la liste ? S'il manque de la poudre à lessive, si le lait a sùri, ou si on a oublié le rendez-vous chez le dentiste, vers qui se tourne-t-on ? Si le petit est malade et que les portes de la garderie lui sont fermées, qui téléphonera au bureau pour signaler son absence ? Bref, il semble que la tâche d'organisation, de coordination (qui devient d'autant plus lourde que les tâches sont assumées en commun) incombe encore de façon toute « naturelle » comme responsabilité de la femme dans la très grande partie des cas. C'est là, à notre avis, un premier champ important où se recrée le cycle de l'invisibilité du travail des femmes dans la sphère domestique. Et paradoxalement, le partage relativement égalitaire des aspects techniques du travail ménager contribue à masquer tout le reste du travail domestique qui demeure le lot (les femmes).

Si on déborde maintenant le seul aspect technique du travail domestique, on peut noter la persistance d'une autre responsabilité assignée tout « naturellement » aux femmes, qui fonde l'existence d'une autre sphère de travail invisible : le champ de l'affectif, de la production du sens. Non seulement les femmes continuent-elles à assumer la responsabilité du bien-être affectif des hommes et des enfants, mais de plus elles doivent ici veiller à ce que les hommes puissent extérioriser leur affectivité. Les relations intra-familiales se constituent, comme on l'a vu, sur une base d'échange, de négociation, de communication, et de rapports non conflictuels. Et les femmes continuent, à notre avis, d'assumer un de leur rôle traditionnel : celui d'éviter l'éclatement de conflits entre les membres de la famille. La tâche est extrêmement ardue dans une situation où l'extériorisation affective et la négociation sont au centre des rapports et obligatoires.

De plus, dans un contexte où la famille est véritablement érigée en lieu premier (voire unique) d'épanouissement personnel et existentiel, le champ de l'affectif devient tout à fait central ; avec le décentrage relatif de l'enfant, cela devient particulièrement vif au niveau conjugal. Le maintien des liens parent/enfant est en effet encore acquis sur une base permanente quelle que soit la qualité affective des rapports. Par contre, en ce qui concerne la relation conjugale, l'affectif devient de plus en plus la seule raison d'être et de persistance de vie commune. Aussi cette affectivité des conjoints se calque tendanciellement sur le modèle d'une relation passionnelle, et s'éloigne du rapport conjugal traditionnel⁹. La nouvelle nonne de l'union est non seulement l'expression et le bien-être affectifs mais en plus la passion, à recréer

⁹ Cf. Ph. Ariès, *op. cit.*

quotidiennement et à inscrire au cœur de la vie domestique. Cette nouvelle forme de conjugalité et la valorisation du domestique sont en fait les deux faces d'une même médaille : tout comme la vie domestique a pour raison première le sentiment amoureux, de même la relation passionnelle se réalise avant tout par sa matérialisation au niveau domestique. On recrée dans le privé, et jour après jour, l'atmosphère de l'exceptionnel, de la « sortie », à travers les soupers en chandelles et dentelles, les tête-à-tête romantiques, pendant lesquels l'examen de la qualité et de la progression de la relation émotive est au cœur du dialogue, Manger une omelette sur un coin de table ou prendre son café sans dire un mot devient une source immédiate d'angoisse, car la nouvelle conjugalité circule avant tout par l'intermédiaire de sa symbolisation matérielle au niveau domestique. Ainsi s'instaure un culte de l'extraordinaire, de plus en plus non-natif et codifié : l'exceptionnel à répétition devient une condition impérieuse de la stabilité du couple des « nouvelles familles ». Et c'est, il nous semble, encore très largement aux femmes que revient la tâche de recréer quotidiennement cette atmosphère de passion, d'inventer chaque jour de nouvelles formes de matérialisation domestique du sentiment.

Le bilan n'est donc pas aussi positif pour les femmes qu'il apparaissait à première vue. Leur place dans la « nouvelle famille » ne signifie ni un allègement substantiel du travail domestique, ni une nouvelle visibilité de leur travail. Mais il y a peut-être certains aspects plus graves, il y a peut-être des pertes réelles pour les femmes, à long terme et collectivement. Ces craintes émergent quand on examine la « nouvelle famille » non plus strictement de l'intérieur et de façon « photographique », mais en la resituant dans la dynamique générale qui définit le rapport famille/société.

Jusqu'à il y a peu de temps, jusqu'à la vague féministe des années soixante-dix, la frontière entre le privé et le public, entre le domestique et le « social », recoupait très étroitement la place des sexes dans l'organisation sociale : les femmes créaient et géraient le champ domestique, les hommes la sphère publique. Les femmes se sont insurgées contre leur confinement à un espace et à des activités largement dévalorisés. Elles ont fait des gains, certes ; elles ont obtenu un accès partiel à l'espace public. Mais des ombres se dessinent dès lors ; leur incorporation à la sphère publique s'est effectuée en reproduisant leur statut de « seconde zone » et de subordination : les femmes restent globalement sous-payées (60% du salaire des hommes en moyenne pour un travail équivalent), elles assument surtout le travail déqualifié, non protégé, etc. Par ailleurs, les avantages de cette percée dans le champ public se relativisent de plus en plus devant les paradoxes de la *super woman* et la fardeau de la double journée de travail.

Parallèlement, dans le champ du privé se réalisaient également des transformations importantes. L'accès des femmes au domaine public et

l'accroissement consécutif de leur marge de manœuvre financière les ont en pallie soutirées à la tutelle masculine. Mais cette émancipation secrète aussi ses paradoxes : c'est au profit de l'État que l'autorité masculine s'est vue réinvestie. Et le privé est devenu non pas politique... mais étatique. On en a quelques exemples frappants actuellement au Québec. Ainsi la Loi 89, en abolissant les derniers vestiges de la puissance maritale ou paternelle, prend soin de la remplacer par la puissance judiciaire. À un autre niveau, la loi de protection de la jeunesse permet à l'État de vérifier et sanctionner la qualité et surtout la normalité du travail de socialisation des familles et des mères.

Mentionnons également que les recherches scientifiques sur l'enfantement pourraient signifier une perte de contrôle des femmes. Déjà par l'obstétrique, les hommes ont essayé de parfaire leur domination sur la nature ¹⁰, maintenant on voit apparaître de nouveaux modes d'appropriation de l'enfantement par les hommes. D'une part, il y a la volonté des « nouveaux hommes » de participer à la « couvade ¹¹ ». Mais surtout, il y a tout le mouvement de technologisation de la mise au monde et de la conception des enfants : fécondations *in vitro*, recherches sur la parthénogénèse, etc. Quand les hommes pourront produire des bébés-éprouvettes sans le concours des femmes, leur laisseront-ils le droit d'exister ?

La question est moins farfelue qu'elle peut le sembler à première vue. Car la marge de manœuvre consentie aux femmes dans les « nouvelles familles » est largement tributaire du fait que le rapport des hommes aux enfants passe encore obligatoirement par une femme et que la « nouvelle famille » peut difficilement exister sans elles.

Dans un tel contexte de prises de contrôle multiples sur les femmes par diverses institutions, l'intrusion actuelle des hommes dans le champ du privé (dont la « nouvelle famille » représente l'avant-garde) peut signifier une perte réelle d'autonomie pour les femmes, voire une perte de pouvoir. On ne saurait passer sous silence que la « nouvelle famille » a représenté, pour plusieurs femmes influencées par le féminisme, un renforcement de la contrainte à l'hétérosexualité. Cela allait de soi, tout simplement, et il n'était dès lors plus question de remettre en cause cette institution du patriarcat.

La grande question du féminisme est-elle seulement celle de « l'inégalité des sexes », de la colonisation de la culture par les hommes, des « tabous sur l'homosexualité », ou bien n'est-ce pas aussi celle de la contrainte à l'hétérosexualité pour les femmes, comme moyen d'assurer un droit masculin de jouissances physique, économique et affective sur les femmes ¹².

¹⁰ Cf. Adrienne Rich, *Naître d'une femme*, Paris, Denoël-Gonthier, 1980.

¹¹ Cf. à ce sujet le livre de Léandre Bergeron sur l'accouchement à domicile.

¹² Adrienne Rich, « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », in *Nouvelles Questions Féministes*, no 1, p. 31.

Or ce questionnement sur l'hétérosexualité obligatoire était justement au coeur des débats féministes lorsque les « nouveaux hommes » ont commencé à parler de leurs projets de « nouvelles familles ».

Il y a toujours eu historiquement des institutions vouées au contrôle des femmes et de leur travail, des dispositifs de surveillance/répression pour que les femmes ne sortent pas de la place qui leur est assignée socialement. L'existence même de ces dispositifs, et surtout les formes transformées qu'ils ont dû revêtir jusqu'au développement actuel des réseaux d' « aide »/contrôle psychologique, sexologique, juridique, etc., en passant par la religion et la médecine) montrent à quel point la résistance des femmes a toujours existé. Or, où donc pouvaient se transmettre ces résistances, si ce n'est dans le champ domestique, dans les lieux qui appartenaient spécifiquement aux femmes ? C'est d'ailleurs jusqu'ici toujours prioritairement au niveau du privé que les dispositifs de contrôle ont dû opérer. Si les femmes ne disposent plus à terme d'aucun lieu qui leur appartienne en propre, si elles ne réinventent aucun lieu d'autonomie, où donc se transmettront dorénavant les résistances ? Partout ou nulle part ?

Diane Lamoureux
Nicole Morf

Fin du texte